

1. Pateikiame po 6 kiekvienos kalbos (anglų k., rusų k., vokiečių k. ir prancūzų k.) trumpuosius tekstus ir po 1 ilgąjį kiekvienos kalbos tekstą. Iš viso 28 tekstai.
2. **Išversti trumpuosius tekstus siūlome iki 2025 m. kovo 10 d.**  
**Registracija vyks iki 2025 m. kovo 3 d.**
3. Moksleivis tekstą gali rinktis su mokytojo (darbo vadovo) pagalba, bet verčia jį **savarankiškai**.
4. Versdami tekstus moksleiviai gali naudotis žodynais. Darbas atliekamas rašant ranka arba kompiuteriu. Rašančių ranka prašytume tai daryti įskaitomai. Primename, jog tekste esantys eilėraščiai taip pat turi būti išversti (pažodinis arba poetinis vertimai).
5. Verčiant pasirinktą tekstą laikas nėra ribojamas.
6. Išverstus tekstus maloniai prašome išsiųsti vienu iš būdų:
  - a) elektroniniu vertimo lapu, kurio adresas yra <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas> (atsivertę šį puslapį, rasite vertimo vietą ir anketą, kurią reikia užpildyti ir išsiųsti; išsiuntę darbą, gausite patvirtinimą, kad vertimas gautas).
  - b) jei neturite galimybės naudotis elektroniniu vertimo lapu, išverstus tekstus galite siųsti ir Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Basanavičiaus g. 12, 03224 Vilnius**. Drauge su tekstais paskutiniame puslapyje pateikiame unifikotą vertimo lapo pavyzdį, kuriame yra anketinė dalis. Nepamirškite jos užpildyti. Tai yra vertimo švarraštis.
7. Vertinant darbus dėmesys bus kreipiamas į kūrybinį vertėjo požiūrį perteikiant mintis gimtąja kalba, kūrinio nuotaikos atitikimą, gramatines ir kalbos klaidas.
8. Pageidaujantys versti iš prancūzų kalbos moksleiviai, kurių prancūzų kalba yra gimtoji, į anketinės dalies 5,8 ir 9 klausimus atsako – „gimtoji kalba“.
9. Iliustruotojas neprivalo būti vertėjas. Iliustruotojas gali pasirinkti bet kurį tekstą. Su teksto turiniu, reikalui esant, gali padėti susipažinti mokytojai arba darbo vadovai.
10. Iliustravimo darbai gali būti atlikti įvairiomis technikomis, jie gali būti įvairiausių formatų. Darbus prašome išsiųsti iki 2025 m. kovo 10 d.
11. Iliustracijos originalą būtina siųsti Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Basanavičiaus g. 12, 03224 Vilnius**. Iliustracijas galite siųsti elektronine forma (jeigu darbas buvo kuriamas kompiuteriu), adresu: <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas>
12. Siunčiant originalą Lietuvos paštu būtina nurodyti autoriaus vardą ir pavardę, amžių, švietimo įstaigos pavadinimą pritvirtintame baltame 2,5 x 9 cm formato lapelyje, dešinėje piešinio pusėje. Kitoje (atvirkščioje) pusėje priklijuokite užpildytą anketinę dalį (kaip ir vertėjų), nepamiršdami nurodyti teksto, kurį iliustruojate.
13. **Vertinsime darbus tų mokyklų arba atskirų dalyvių, kurie pateikė elektronines paraiškas su reikiamais duomenimis.**
14. Geriausių darbų autoriams bus įteikti diplomai, kitiems dalyviams – padėkos, o mokytojams – projekto vykdytojo pažymėjimai.
15. Tie projekto dalyviai, kurie norėtų pelnyti ilgojo teksto vertėjo diplomą, **turi išversti siūlomą arba savo pasirinktą didesnės apimties tekstą arba visus šešis ta pačia kalba pateiktus trumpuosius tekstus**. Darbų atlikimo laikas – 2025 m. kovo 10 d. **Pasirinkus versti savo tekstą, būtina atsiųsti ne tik vertimą, bet kartu ir jo originalą.**
16. Geriausių darbų autorių sąrašą pateiksime mokykloms 2025 m. gegužės pabaigoje. Kad sąrašas būtų paskelbtas laiku, prašytume nevēluoti ir laiku pateikti atliktus darbus.
17. Geriausių darbų autorius vėl pakviesime kartu keliauti.
18. Norėdami pasiteirauti, rašykite adresu [zvilgsnis@vkif.lt](mailto:zvilgsnis@vkif.lt), būtinai nurodydami savo tel. numerį tam, kad susiklosčius neatidėliotinai situacijai, projekto konsultantai galėtų su Jumis susisiekti.
19. Maloniai primename, jog pateikti tekstai svetainėje bus matomi visiems. Kad šių tekstų vertimai ir jų iliustracijos būtų vertinami, reikia atlikti dalyvių registraciją. Ją turi atlikti grupės vadovas(-ė) arba pats dalyvis ar jo tėvai. Paraiška dalyvauti projekte pildoma mūsų svetainėje prisijungus prie savo paskyros per skiltį *Mano VKIF* (pirmą kartą būtina registracija).

Au cœur de l'Europe médiévale, l'art de vivre était façonné par des contraintes et des nécessités que l'époque contemporaine peine à imaginer. Parmi ces pratiques oubliées, l'utilisation des lits-armoires, aussi connus sous le nom de « placards en bois » pour dormir, se distingue comme un témoignage fascinant de l'ingéniosité humaine face aux défis de la vie quotidienne. Cette tradition, répandue du Moyen Âge jusqu'au début du XXe siècle, offre un aperçu surprenant des habitudes de sommeil de nos ancêtres.

Les maisons médiévales, souvent constituées d'une seule pièce mal isolée, faisaient face à l'adversité des éléments avec peu de moyens. Les cheminées, bien que centrales à l'espace de vie, luttait pour fournir une chaleur suffisante durant les rudes hivers. Les lits-armoires, avec leur structure compacte et isolante, offraient une solution élégante à ce problème. En se blottissant dans ces espaces clos, les occupants bénéficiaient d'un microclimat plus doux, conservant la chaleur corporelle et se protégeant du froid et des courants d'air.

Ces meubles multifonctionnels servaient également d'espaces de rangement pendant la journée, se transformant en couchages douillets la nuit. Cette polyvalence était essentielle dans des habitations exiguës, où chaque centimètre carré comptait. De plus, ils offraient une touche d'intimité dans des maisons souvent surpeuplées, permettant aux individus de s'isoler.

Alors, pourquoi avons-nous abandonné cette pratique ingénieuse ? L'évolution des modes de vie et l'amélioration des conditions de vie y sont pour beaucoup. Avec l'avènement de meilleures techniques de construction et de systèmes de chauffage plus efficaces, les maisons sont devenues plus chaudes et mieux isolées, rendant les lits-armoires moins nécessaires.

En outre, la montée de l'individualisme et l'augmentation de l'espace de vie par personne ont modifié nos besoins en matière de sommeil et d'intimité. Les lits traditionnels, associés à des chambres séparées, sont devenus le standard, privilégiant le confort et l'espace personnel.

La disparition des lits-armoires du paysage domestique européen marque non seulement un changement dans nos pratiques de sommeil mais aussi dans notre rapport à l'espace et à l'intimité. En se remémorant ces anciennes habitudes, nous pouvons mieux comprendre comment les générations précédentes se sont adaptées à leur environnement et à leurs besoins. Ces meubles, témoins de la créativité et de l'adaptabilité humaine, nous rappellent que l'innovation est souvent née de la nécessité.

L'épicerie de Tomek était la dernière maison du village, une petite boutique toute simple avec, au-dessus de la vitrine, l'inscription ÉPICERIE peinte en lettres bleues. Quand on poussait la porte, une clochette tintait joyeusement, ding-ding, et Tomek se tenait devant vous, souriant dans son tablier gris d'épicier. C'était un garçon aux yeux rêveurs, assez grand pour son âge, plutôt osseux. Il ne servirait à rien de faire le détail des articles que Tomek vendait dans son épicerie. Un livre entier n'y suffirait pas, alors qu'un seul mot convient pour le dire, et ce mot c'est justement : « tout ». Tomek vendait « tout ». Entendons par là des choses utiles et raisonnables, comme les tapettes à mouches et l'élixir « Contrecoups » de l'abbé Perdrigeon, mais aussi et bien sûr des objets indispensables comme les bouillottes en caoutchouc et les couteaux à ours.

Comme Tomek vivait dans son magasin, ou plutôt dans l'arrière-boutique de son magasin, il ne fermait jamais. Il y avait bien une petite pancarte accrochée à l'entrée, mais elle était toujours tournée du même côté, celui qui indiquait OUVERT. Ce n'était pas pour autant un défilé continu. Non. Les gens du village étaient respectueux et se gardaient bien de déranger à toute heure. Ils savaient seulement qu'en cas de besoin urgent, Tomek les dépannerait avec gentillesse, même au milieu de la nuit. Il ne faut pas croire non plus que Tomek ne quittait jamais sa boutique. Bien au contraire, il lui arrivait souvent d'aller se dégourdir les jambes ou même de s'absenter pour une demi-journée. Mais dans ce cas-là, le magasin restait ouvert et les clients se servaient tout seuls. À son retour, Tomek trouvait un petit mot sur le comptoir : « Pris un rouleau de ficelle à saucisson. Line », accompagné de l'argent du règlement, ou bien : « Pris mon tabac. Paierai demain. Jak. »

Ainsi tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme on dit, et cela aurait pu durer des années et même des siècles sans qu'il arrivât rien de particulier.

Seulement voilà, Tomek avait un secret. Oh, ce n'était rien de mal ni de tellement extraordinaire. Cela lui était venu avec tant de lenteur qu'il ne s'était aperçu de rien. Exactement comme les cheveux qui poussent sans qu'on s'en rende compte : un beau jour ils sont trop longs et voilà. Un beau jour donc, Tomek se retrouva avec cette pensée qui avait poussé à l'intérieur de sa tête au lieu de pousser dessus, et qu'on pouvait résumer ainsi : il s'ennuyait. Mieux que cela, il s'ennuyait... beaucoup. Il avait envie de partir, de voir le monde.

Depuis la petite fenêtre de son arrière-boutique, il regardait souvent la vaste plaine où le blé de printemps se balançait avec grâce, semblable aux vagues de la mer. Et seul le ding-ding de la sonnette à la porte de la boutique pouvait l'arracher à sa rêverie.

La déesse Déméter, protectrice de la Nature, avait une fille unique qu'elle chérissait. C'était une très belle enfant, fraîche comme un bouton de fleur et rosée comme les fruits qui mûrissent lentement au soleil. Cette jeune fille s'appelait Perséphone. Notre déesse attentionnée passait beaucoup de temps avec l'adolescente ; elle lui enseignait les secrets de la terre, lui parlait des céréales, des légumes et des fruits qu'elle faisait croître. Et la vie suivait son cours... Pendant ce temps, au royaume des morts, le dieu Hadès observait Déméter et sa fille. Il avait remarqué la beauté de Perséphone et il espérait secrètement l'épouser. Il conçut pour cela un astucieux stratagème. Comme cela lui arrivait fréquemment, Déméter partit en voyage. Hadès fit alors fleurir une multitude de narcisses. C'était une belle journée, Perséphone sortit avec une amie. Elle flânait, insouciant, dans la campagne fleurie de narcisses, s'attardait pour en faire un bouquet, s'éloignant ainsi de sa compagne. Cet instant fut propice au dieu des morts... Alors qu'elle se penchait pour ramasser une fleur, le sol s'ouvrit et Hadès surgit dans toute sa splendeur. Perséphone, surprise, ne put alerter son amie et elle fut emportée dans les profondeurs de la Terre. Nul ne pouvait sortir du monde souterrain sans le consentement d'Hadès.

C'était un lieu terrible, peuplé de monstres et d'ombres. L'air y était irrespirable, plein de gémissements, de souffrance et de cris, auxquels succédait parfois un sinistre silence.

En découvrant cet univers, si différent de celui qu'elle connaissait, Perséphone ne put retenir ses larmes. C'est ainsi qu'elle devint reine des Enfers.

En revenant de son voyage, Déméter s' alarma de ne pas trouver sa fille chez elle, comme elle en avait l'habitude.

Alors, la déesse de la Nature quitta l'Olympe et partit à la recherche de Perséphone...

Déméter était si triste d'avoir perdu son enfant qu'elle refusait de faire germer les graines. Plus rien ne poussait et les hommes et les animaux mouraient de faim. Puis un jour, enfin, la déesse apprit le nom du ravisseur. Indignée, elle alla trouver Zeus et demanda qu'on lui rende Perséphone. Depuis longtemps déjà, Zeus était inquiet... La Terre avait trop souffert de cette situation ! Il prit donc parti pour la déesse : « Mais, rappelle-toi, si ta fille goûte aux fruits de l'empire des ombres, elle ne pourra en ressortir. » Et aussitôt, Zeus ordonna au dieu des Enfers de relâcher la captive. Malheureusement, Perséphone avait déjà mangé quelques grains de grenade. Hadès refusa alors de la libérer complètement. Pour revoir sa mère, la jeune fille dut promettre de revenir régulièrement près du puissant dieu.

Lorsque Déméter retrouva enfin son enfant, elle laissa éclater sa joie de la plus belle manière qui soit : elle fit reverdir les champs et recouvrit les arbres de fleurs et de bourgeons. Quel soulagement alors pour les hommes, les femmes et tous les animaux ! Mais Perséphone ne pouvait rester plus de quatre mois auprès de cette mère aimante et généreuse, et la séparation qui s'ensuivit fut un nouveau déchirement pour la déesse de la Nature...

Elle ne supportait pas de voir la Mort s'emparer de la beauté de son enfant pour la garder si longtemps enfermée dans le triste royaume des Enfers. Perséphone siégeait alors auprès d'Hadès. Elle gardait sa fraîcheur et sa beauté mais, si loin des plaisirs du monde vivant, elle prenait un air sombre et tragique... jusqu'à ce qu'elle retrouve sa mère. Petit à petit, la Nature, les mortels et les animaux se sont habitués aux allées et venues de Perséphone...

À chaque printemps, Déméter retrouve sa fille pour une ou deux saisons seulement, et la Nature, si triste en hiver, reprend alors vie.

(CONTES ANDERSEN)

Voilà ! Nous commençons. Lorsque nous serons à la fin de l'histoire, nous en saurons plus que maintenant, car c'était un bien méchant sorcier, un des plus mauvais, le « diable » en personne.

Un jour il était de fort bonne humeur : il avait fabriqué un miroir dont la particularité était que le Bien et le Beau en se réfléchissant en lui se réduisaient à presque rien, mais que tout ce qui ne valait rien, tout ce qui était mauvais, apparaissait nettement et empirait encore. Les plus beaux paysages y devenaient des épinards cuits et les plus jolies personnes y semblaient laides à faire peur, ou bien elles se tenaient sur la tête et n'avaient pas de ventre, les visages étaient si déformés qu'ils n'étaient pas reconnaissables, et si l'on avait une tache de rousseur, c'est toute la figure (le nez, la bouche) qui était criblée de son. Le diable trouvait ça très amusant.

Lorsqu'une pensée bonne et pieuse passait dans le cerveau d'un homme, la glace ricanait et le sorcier riait de sa prodigieuse invention.

Tous ceux qui allaient à l'école des sorciers-car il avait créé une école de sorciers-racontaient à la ronde que c'est un miracle qu'il avait accompli là. Pour la première fois, disaient-ils, on voyait comment la terre et les êtres humains sont réellement. Ils couraient de tous côtés avec leur miroir et bientôt il n'y eut pas un pays, pas une personne qui n'eussent été déformés là-dedans.

Alors, ces apprentis sorciers voulurent voler vers le ciel lui-même, pour se moquer aussi des anges et de Notre-Seigneur. Plus ils volaient haut avec le miroir, plus ils ricanait. C'est à peine s'ils pouvaient le tenir et ils volaient de plus en plus haut, de plus en plus près de Dieu et des anges, alors le miroir se mit à trembler si fort dans leurs mains qu'il leur échappa et tomba dans une chute vertigineuse sur la terre où il se brisa en mille morceaux, que dis-je, en des millions, des milliards de morceaux, et alors, ce miroir devint encore plus dangereux qu'auparavant. Certains morceaux n'étant pas plus grands qu'un grain de sable voltigeaient à travers le monde et si par malheur quelqu'un les recevait dans l'œil, le pauvre accidenté voyait les choses tout de travers ou bien ne voyait que ce qu'il y avait de mauvais en chaque chose, le plus petit morceau du miroir ayant conservé le même pouvoir que le miroir tout entier. Quelques personnes eurent même la malchance qu'un petit éclat leur sautât dans le cœur et, alors, c'était affreux : leur cœur devenait un bloc de glace. D'autres morceaux étaient, au contraire, si grands qu'on les employait pour faire des vitres, et il n'était pas bon dans ce cas de regarder ses amis à travers elles.

D'autres petits bouts servirent à faire des lunettes, alors tout allait encore plus mal. Si quelqu'un les mettait pour bien voir et juger d'une chose en toute équité, le Malin riait à s'en faire éclater le ventre, ce qui le chatouillait agréablement.

Mais ce n'était pas fini comme ça. Dans l'air volaient encore quelques parcelles du miroir ! Écoutez plutôt.

Il y avait autrefois une ville en ce lieu, la cité de Lorre, avec des temples païens, des amphithéâtres et un capitole. Maintenant, c'est un val désert où la charrue paresseuse du cultivateur gascon semble avoir peur d'émousser son fer contre le marbre des colonnes enfouies. La montagne est tout près. La haute chaîne des Pyrénées déchire juste en face de vous ses neigeux horizons, et montre le ciel bleu du pays espagnol à travers la coupure profonde qui sert de chemin aux contrebandiers de Venasque. À quelques lieues de là, Paris tousse, danse, ricane et rêve qu'il guérit son incurable bronchite aux sources de Bagnères-de-Luchon ; un peu plus loin, de l'autre côté, un autre Paris, Paris rhumatisant, croit laisser ses sciatiques au fond des sulfureuses piscines de Barèges-les-Bains. Éternellement, la foi sauvera Paris, malgré le fer, la magnésie ou le soufre !

C'est la vallée de Louron, entre la vallée d'Aure et la vallée de Barousse, la moins connue peut-être des touristes effrénés qui viennent chaque année découvrir ces sauvages contrées ; c'est la vallée de Louron avec ses oasis fleuries, ses torrents prodigieux, ses roches fantastiques et sa rivière, sa brune Clarabide, sombre cristal qui se meut entre deux rives escarpées avec ses forêts étranges et son vieux château vaniteux, fanfaron, invraisemblable comme un poème de chevalerie.

En descendant la montagne, à gauche de la coupure, sur le versant du petit pic Véjan, vous apercevez d'un coup d'œil tout le paysage. La vallée de Louron forme l'extrême pointe de la Gascogne. Elle s'étend en éventail entre la forêt d'Ens et ces beaux bois du Fréchet qui rejoignent, à travers le val de Barousse, les paradis de Mauléon, de Nestes et de Campan. La terre est pauvre ; mais l'aspect est riche. Le sol se fend presque partout violemment. Ce sont des gaves qui déchirent la pelouse, qui déchaussent profondément le pied des hêtres géants, qui mettent à nu la base du roc ; ce sont des rampes verticales, fendues de haut en bas par la racine envahissante des pins. Quelque troglodyte a creusé sa demeure au pied, tandis qu'un guide ou un berger suspend la sienne au sommet de la falaise. Vous diriez l'aire isolée et haute de l'aigle.

La forêt d'Ens suit le prolongement d'une colline qui s'arrête tout à coup, au beau milieu de la vallée, pour donner passage à la Clarabide. L'extrémité orientale de cette colline présente un escarpement abrupt où nul sentier ne fut jamais tracé. Le sens de sa formation est à l'inverse des chaînes environnantes. Elle tendrait à fermer la vallée, comme une énorme barricade jetée d'une montagne à l'autre, si la rivière ne l'arrêtait court.

On appelle dans le pays cette section miraculeuse le Hachaz (le coup de hache). Il y a naturellement une légende ! mais nous vous l'épargnerons. C'était là que s'élevait le capitole de la ville de Lorre, qui sans doute a donné son nom au val de Louron. C'est là que se voient encore les ruines du château de Caylus-Tarrides.

De loin, ces ruines ont un grand aspect. Elles occupent un espace considérable, et, à plus de cent pas du Hachaz, on voit encore poindre parmi les arbres le sommet déchiqueté des vieilles tours. De près, c'est comme un village fortifié. Les arbres ont poussé partout dans les décombres, et tel sapin a dû percer, pour croître, une voûte en pierres de taille. Mais la plupart de ces ruines appartiennent à d'humbles constructions où le bois et la terre battue remplacent bien souvent le granit.

La tradition rapporte qu'un Caylus-Tarrides (c'était le nom de cette branche, importante surtout par ses immenses richesses) fit élever un rempart autour du petit hameau de Tarrides, pour protéger ses vassaux huguenots après l'abjuration d'Henri IV. Il se nommait Gaston de Tarrides, et portait titre de baron. Si vous allez aux ruines de Caylus, on vous montrera l'arbre du baron.

C'est un chêne. Sa racine entre en terre au bord de l'ancienne douve qui défendait le château vers l'occident. Une nuit, la foudre le frappa. C'était déjà un grand arbre ; il tomba au choc et se coucha en travers de la douve. Depuis lors, il est resté là, végétant par l'écorce, qui seule est restée vive à l'endroit de la rupture. Mais le point curieux, c'est qu'une pousse s'est dégagée du tronc, à trente ou quarante pieds des bords de la douve. Cette pousse a grandi ; elle est devenue un chêne superbe, un chêne suspendu, un chêne miracle, sur lequel deux mille cinq cents touristes ont déjà gravé leur nom.

Ces Caylus-Tarrides se sont éteints, vers le commencement du dix-huitième siècle, en la personne de François de Tarrides, marquis de Caylus, l'un des personnages de notre histoire. En 1699, M. le marquis de Caylus était un homme de soixante ans. Il avait suivi la cour au commencement du règne de Louis XIV, mais sans beaucoup de succès, et s'était retiré mécontent. Il vivait maintenant dans ses terres avec la belle Aurore de Caylus sa fille unique. On l'avait surnommé, dans le pays, Caylus-Verrou.

Il y avait une fois un petit lapin gris qui demeurait avec sa maman dans un joli petit nid sous l'herbe longue. Il s'appelait Ratapon, et sa maman s'appelait Marion Courte-Queue. Tous les matins, quand Marion Courte-Queue allait chercher son déjeuner, elle disait à son fils :

« À présent, Ratapon, couche-toi bien tranquille, et ne fais pas de bruit. Quoi que ce soit que tu vois, quoi que ce soit que tu entendes, ne bouge pas ! Rappelle-toi que tu n'es qu'un bébé lapin, et reste caché !... »

Et Ratapon disait : « Oui, maman. »

Un jour, après que sa maman fut partie, il était bien tranquille dans son nid, fourrant son nez dans l'herbe verte.

En tournant un peu la tête, comme ça, il pouvait voir quelque chose de ce qui se passait dans le monde.

Une fois, un gros geai s'était posé sur une branche, et criait : « Voleur ! voleur ! »

Mais Ratapon ne bougea ni pied ni patte ; il resta tranquille.

Une autre fois, une bête à bon Dieu fit une promenade le long d'une tige d'herbe, mais elle était trop lourde, et quand elle fut arrivée en haut, elle dégringola jusqu'en bas.

Ratapon avait bien envie de rire, mais il ne bougea ni pied ni patte, il se tint tranquille.

Ce jour-là le soleil était très chaud, et tout paraissait endormi. Tout à coup, Ratapon entendit un petit bruit, loin... bien loin, comme si on faisait ch, ch, ch, très doucement. Il écouta. C'était un drôle de bruit... ch, ch, quelquefois plus faible, puis plus rapproché !

- C'est intéressant, pensa Ratapon. Qu'est-ce que ça peut bien être ? C'est comme si quelqu'un s'approchait ; mais, d'ordinaire, quand on s'approche, j'entends des pas, et ici, je n'entends que ch, ch, ch. Qu'est-ce qui peut bien être là ?

Le bruit devenait plus fort.

Pour le coup, Ratapon oublia les ordres de sa maman, et se dressa sur ses pattes de derrière.

Le bruit s'arrêta.

- Bah ! dit Ratapon, je ne suis plus un bébé, j'ai trois semaines, je veux savoir ce que c'est. Il avança la tête hors du nid et regarda... droit dans les yeux d'un gros vilain serpent.

- Ma... man ! Ma... man ! cria Ratapon. Oh ! Ma...

Mais il ne pouvait plus crier parce que le méchant serpent lui avait déjà saisi une oreille, et s'enroulait autour de son petit corps. Pauvre Ratapon !

Mais maman avait entendu. Elle sauta pardessus les pierres, elle bondit par-dessus les taupinières, à travers l'herbe et à travers les bruyères et elle courait comme le vent. Ce n'était plus une petite timide Marion Courte-Queue, c'était une maman qui venait au secours de son bébé. Quand elle vit Ratapon et le serpent, elle prit son élan, et hop ! hop ! elle sauta sur le dos de l'affreux animal et elle le griffa avec ses ongles.

Il siffla avec rage, mais il ne lâcha pas Ratapon. Hop ! hop ! Elle sauta de nouveau, et, cette fois, elle lui égratigna la peau et lui fit si mal qu'il se tortilla, mais sans lâcher Ratapon. Enfin la maman lapine sauta une troisième fois et déchira la peau du serpent avec ses griffes.

Elle mordait, elle griffait, si bien qu'il lâcha le petit lapin pour se défendre, et Ratapon roula comme une balle et se mit à courir.

- Cours vite ! Cours vite ! criait la maman ; et vous pouvez penser s'il galopait !

Un moment après, Marion Courte-Queue l'avait rattrapé et lui montrait le chemin. Quand elle courait, on voyait une petite tache blanche sous sa petite queue, et Ratapon suivait la petite tache blanche.

Elle le mena loin, bien loin, à travers l'herbe touffue, jusqu'à un endroit où le méchant serpent ne pourrait plus les retrouver, et là, elle se refit un autre nid. Et vous pensez bien qu'à présent, quand elle disait à Ratapon de rester caché, il n'avait plus envie de désobéir.

Comme cela arrive souvent le samedi vers trois heures, les abords de la porte de Bercy étaient encombrés, et sur le quai, en quatre files, les voitures s'entassaient à la queue leu leu : haquets chargés de fûts, tombereaux de charbon ou de matériaux, charrettes de foin ou de paille, qui tous, sous un clair et chaud soleil de juin, attendaient la visite de l'octroi, pressés d'entrer dans Paris à la veille du dimanche.

Parmi ces voitures, et assez loin de la barrière, on en voyait une d'aspect bizarre avec quelque chose de misérablement comique, sorte de roulotte de forains mais plus simple encore, formée d'un léger châssis tendu d'une grosse toile ; avec un toit en carton bitumé, le tout porté sur quatre roues basses.

Autrefois la toile avait dû être bleue, mais elle était si déteinte, salie, usée, qu'on ne pouvait s'en tenir qu'à des probabilités à cet égard, de même qu'il fallait se contenter d'à peu près si l'on voulait déchiffrer les inscriptions effacées qui couvraient ses quatre faces : l'une, en caractères grecs, ne laissait plus deviner qu'un commencement de mot : φωτογ ; celle audessous semblait être de l'allemand : graphie ; une autre de l'italien : FIA ; enfin la plus fraîche et française, celle-là : PHOTOGRAPHIE, était évidemment la traduction de toutes les autres, indiquant ainsi, comme une feuille de route, les divers pays par lesquels la pauvre guimbarde avait roulé avant d'entrer en France et d'arriver enfin aux portes de Paris.

Était-il possible que l'âne qui y était attelé l'eût amenée de si loin jusque-là ?

Au premier coup d'œil on pouvait en douter, tant il était maigre, épuisé, vidé ; mais, à le regarder de plus près, on voyait que cet épuisement n'était que le résultat des fatigues longuement endurées dans la misère. En réalité, c'était un animal robuste, d'assez grande taille, plus haute que celle de notre âne d'Europe, élancé, au poil gris cendré avec le ventre clair malgré les poussières des routes qui le salissaient ; des lignes noires transversales marquaient ses jambes fines aux pieds rayés, et, si fatigué qu'il fut, il n'en tenait pas moins sa tête haute d'un air volontaire, résolu et coquin. Son harnais se montrait digne de la voiture, rafistolé avec des ficelles de diverses couleurs, les unes grosses, les autres petites, au hasard des trouvailles, mais qui disparaissaient sous les branches fleuries et les roseaux, coupés le long du chemin, dont on l'avait couvert pour le défendre du soleil et des mouches.

Près de lui, assise sur la bordure du trottoir, se tenait une petite fille de onze à douze ans qui le surveillait.

Son type était singulier : d'une certaine incohérence, mais sans rien de brutal dans un très apparent mélange de race. Au contraire de l'inattendu de la chevelure pâle et de la carnation ambrée, le visage prenait une douceur fine qu'accentuait l'œil noir, long, futé et grave. La bouche aussi était sérieuse. Dans l'affaissement du repos le corps s'était abandonné ; il avait les mêmes grâces que la tête, à la fois délicates et nerveuses ; les épaules étaient souples d'une ligne menue et fuyante dans une pauvre veste carrée de couleur indéfinissable, noire autrefois probablement ; les jambes volontaires et fermes dans une pauvre jupe large on loques ; mais la misère de l'existence n'enlevait cependant rien à la fierté de l'attitude de celle qui la portait.

Comme l'âne se trouvait placé derrière une haute et large voiture de foin, la surveillance en eût été facile si de temps en temps il ne s'était pas amusé à happer une goulée d'herbe, qu'il tirait discrètement avec précaution, en animal intelligent qui sait très bien qu'il est en faute.

« Palikare, veux-tu finir ! »

Aussitôt il baissait la tête comme un coupable repentant, mais dès qu'il avait mangé son foin en clignant de l'œil et en agitant ses oreilles, il recommençait avec un empressement qui disait sa faim.

À un certain moment, comme elle venait de le gronder pour la quatrième ou cinquième fois, une voix sortit de la voiture, appelant :

« Perrine ! »

Aussitôt sur pied, elle souleva un rideau et entra dans la voiture, où une femme était couchée sur un matelas si mince qu'il semblait collé au plancher.

« As-tu besoin de moi, maman ? »



- Que fait donc Palikare ?
- Il mange le foin de la voiture qui nous précède.
- Il faut l'en empêcher.
- Il a faim.
- La faim ne nous permet pas de prendre ce qui ne nous appartient pas ; que répondrais-tu au charretier de cette voiture s'il se fâchait ?
- Je vais le tenir de plus près.
- Est-ce que nous n'entrons pas bientôt dans Paris ?
- Il faut attendre pour l'octroi.
- Longtemps encore ?
- Tu souffres davantage ?
- Ne t'inquiète pas ; l'étouffement du renfermé ; ce n'est rien », dit-elle d'une voix haletante, sifflée plutôt qu'articulée.

C'étaient là les paroles d'une mère qui veut rassurer sa fille ; en réalité elle se trouvait dans un état pitoyable, sans respiration, sans force, sans vie, et, bien que n'ayant pas dépassé vingt six ou vingt-sept ans, au dernier degré de la cachexie ; avec cela des restes de beauté admirables, la tête d'un pur ovale, des yeux doux et profonds, ceux même de sa fille, mais avivés par le souffle de la maladie.

« Veux-tu que je te donne quelque chose ? demanda Perrine

- Quoi ?
- Il y a des boutiques, je peux t'acheter un citron ; je reviendrais tout de suite.
- Non. Gardons notre argent ; nous en avons si peu ! Retourne près de Palikare et fais en sorte de l'empêcher de voler ce foin.
- Cela n'est pas facile.
- Enfin veille sur lui. »

Elle revint à la tête de l'âne, et comme un mouvement se produisait, elle le retint de façon qu'il restât assez éloigné de la voiture de foin pour ne pas pouvoir l'atteindre.

Tout d'abord il se révolta, et voulut avancer quand même, mais elle lui parla doucement, le flatta, l'embrassa sur le nez ; alors il abaissa ses longues oreilles avec une satisfaction manifeste et voulut bien se tenir tranquille.

N'ayant plus à s'occuper de lui, elle put s'amuser à regarder ce qui se passait autour d'elle : le va-et-vient des bateaux-mouches et des remorqueurs sur la rivière ; le déchargement des péniches au moyen des grues tournantes qui allongeaient leurs grands bras de fer au-dessus d'elles et prenaient, comme à la main, leur cargaison pour la verser dans des wagons quand c'étaient des pierres, du sable ou du charbon, ou les aligner le long du quai quand c'étaient des barriques ; le mouvement des trains sur le pont du chemin de fer de ceinture dont les arches barraient la vue de Paris qu'on devinait dans une brume noire plutôt qu'on ne le voyait ; enfin près d'elle, sous ses yeux, le travail des employés de l'octroi qui passaient de longues lances à travers les voitures de paille, ou escaladaient les fûts chargés sur les haquets, les perçaient d'un fort coup de foret, recueillaient dans une petite tasse d'argent le vin qui en jaillissait, en dégustaient quelques gouttes qu'ils crachaient aussitôt.

Comme tout cela était curieux, nouveau ; elle s'y intéressait si bien, que le temps passait, sans qu'elle en eût conscience.

Déjà un gamin d'une douzaine d'années qui avait tout l'air d'un clown, et appartenait sûrement à une caravane de forains dont les roulottes avaient pris la queue, tournait autour d'elle depuis dix longues minutes, sans qu'elle eût fait attention à lui, lorsqu'il se décida à l'interpeller :

« V'là un bel âne ! »

Elle ne dit rien.

« Est-ce que c'est un âne de notre pays ? Ça m'étonnerait joliment. »

Elle l'avait regardé, et voyant qu'après tout il avait l'air bon garçon, elle voulut bien répondre :

« Il vient de Grèce.

– De Grèce !

– C'est pour cela qu'il s'appelle Palikare.

– Ah ! c'est pour cela ! »

Mais malgré son sourire entendu, il n'était pas du tout certain qu'il eût très bien compris pourquoi un âne qui venait de Grèce pouvait s'appeler Palikare.

« C'est loin, la Grèce ? demanda-t-il.

– Très loin.

– Plus loin que... la Chine ?

– Non, mais loin, loin.

– Alors vous venez de la Grèce ?

– De plus loin encore.

– De la Chine ?

– Non ; c'est Palikare qui vient de la Grèce.

– Est-ce que vous allez à la fête des Invalides ?

– Non.

– Ousque vous allez ?

– À Paris.

– Ousque vous remiserez votre roulotte ?

– On nous a dit à Auxerre qu'il y avait des places libres sur les boulevards des fortifications ? »

Il se donna deux fortes claques sur les cuisses en plongeant de la tête.

« Les boulevards des fortifications, oh là là là !

– Il n'y a pas de places ?

– Si.

– Eh bien ?

– Pas pour vous. C'est voyou les fortifications. Avez-vous des hommes dans votre roulotte, des hommes solides qui n'aient pas peur d'un coup de couteau ? J'entends d'en donner et d'en recevoir.

– Nous ne sommes que ma mère et moi, et ma mère est malade.

– Vous tenez à votre âne ?

– Bien sûr.

– Eh bien, demain votre âne vous sera volé ; v'là pour commencer, vous verrez le reste ; et ça ne sera pas beau ; c'est Gras Double qui vous le dit.

– C'est vrai cela ?

– Pardi, si c'est vrai ; vous n'êtes jamais venue à Paris ?

– Jamais.

– Ça se voit ; c'est donc des moules ceux d'Auxerre qui vous ont dit que vous pouviez remiser là ? pourquoi que vous n'allez pas chez Grain de Sel ?

– Je ne connais pas Grain de Sel.

– Le propriétaire du Champ Guillot, quoi ! c'est clos de palissades fermées la nuit ; vous n'auriez rien à craindre, on sait que Grain de Sel aurait vite fichu un coup de fusil à ceux qui voudraient entrer la nuit.

– C'est cher ?

– L'hiver oui, quand tout le monde rapplique à Paris, mais en ce moment je suis sûr qu'il ne vous ferait pas payer plus de quarante sous la semaine, et votre âne trouverait sa nourriture dans le clos, surtout s'il aime les chardons.

– Je crois bien qu'il les aime !

– Il sera à son affaire ; et puis Grain de Sel n'est pas un mauvais homme.

– C'est son nom, Grain de Sel ?

– On l'appelle comme ça parce qu'il a toujours soif. C'est un ancien biffin qui a gagné gros dans le chiffon, qu'il n'a quitté que quand il s'est fait écraser un bras, parce qu'un seul bras n'est pas commode pour courir les poubelles ; alors il s'est mis à louer son terrain, l'hiver pour remiser les roulottes, l'été à qui il trouve ; avec ça, il a d'autres commerces : il vend des petits chiens de lait.

– C'est loin d'ici le Champ Guillot ?

– Non, à Charonne ; mais je parie que vous ne connaissez seulement pas Charonne ?

– Je ne suis jamais venue à Paris.

– Eh bien, c'est là. »

Il étendit le bras devant lui dans la direction du nord.

« Une fois que vous avez passé la barrière, vous tournez tout de suite à droite, et vous suivez le boulevard le long des fortifications pendant une petite demi-heure ; quand vous avez traversé le cours de Vincennes, qui est une large avenue, vous prenez sur la gauche et vous demandez ; tout le monde connaît le Champ Guillot.

– Je vous remercie ; je vais en parler à maman ; et même, si vous vouliez rester auprès de Palikare deux minutes, je lui en parlerais tout de suite.

– Je veux bien ; je vas lui demander de m'apprendre le grec.

– Empêchez-le, je vous prie, de prendre du foin. »

Perrine entra dans la voiture et répéta à sa mère ce que le jeune clown venait de lui dire.

« S'il en est ainsi, il n'y a pas à hésiter, il faut aller à Charonne ; mais trouveras-tu ton chemin ?

Pense que nous serons dans Paris.

– Il paraît que c'est très facile. »

Au moment de sortir elle revint près de sa mère et se pencha vers elle :

« Il y a plusieurs voitures qui ont des bâches, on lit dessus : « Usines de Maraucourt », et au dessous le nom : « Vulfran Paindavoine » ; sur les toiles qui couvrent les pièces de vin alignées le long du quai on lit aussi la même inscription.

– Cela n'a rien d'étonnant.

– Ce qui est étonnant c'est de voir ces noms si souvent répétés. »

## VERTIMŲ IR ILIUSTRACIJŲ PROJEKTAS TAVO ŽVILGSNIS 2025

<b>1. Švietimo įstaigos pavadinimas</b>	
<b>2. Moksleivio (-ės) vardas, pavardė</b> (spausdintinėmis raidėmis)	
<b>3. Mokytojo (darbo vadovo) vardas, pavardė</b>	
<b>4. Verčiamo/ilustruojamo teksto pavadinimas</b> (lietuvių kalba)	
<b>5. Užsienio kalba, iš kurios verčiama/ilustruojama</b>	
<b>6. Moksleivio klasė/kursas</b>	
<b>7. Moksleivio amžius</b>	
<b>8. Tai Jūsų pirmoji ar antroji užsienio kalba?</b> (pildo tik vertėjai)	
<b>9. Užsienio kalbos mokymosi metai</b> (pildo tik vertėjai)	